

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliograph ques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

RF 21  
No  
per  
c3.

NOUVELLES

# SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

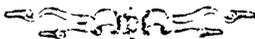
«Faisons-nous de raconter les délicieuses  
histoires du peuple avant qu'il ne les  
ait oubliées.»

CHARLES NOBLET.

---

AVRIL

2ème VOLUME, 1ème LIVRAISON



QUÉBEC  
TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE.

1883

# NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

---

## SOMMAIRE

1. (Poésie)..... A. B. ROUTHIER
  2. Chez les poètes..... HECTOR FABRE
  3. Rêve et bonheur..... LS. LUSSIER
  4. La salutation des morts..... A. ACHINTRE
  5. Quelques poètes illettrés de Lotbinière  
(suite)..... L. P. LEMAY
  6. L'Inspiration des Saintes Ecritures..... RÉV. M. E. MÉTHOT
- 
- 

## NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,

Revue littéraire paraissant mensuellement  
par livraisons de 48 pages.

---

**Abonnement - - - \$3.00 par année.**

---

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,  
P. O. Boîte 945, Québec.

ADMINISTRATEURS :

L. J. DEMERS & FRÈRE,  
3c, rue de la Fabrique, Québec.

Toutes correspondances concernant l'administration devront être adressées  
à MM. L. J. DEMERS & FRÈRE.

## LA FÊTE DE LA GRAND'MÈRE.

---

BLANCHE

Grand'mère, nous venons, au jour de votre fête  
Vous dire notre amour et les vœux de nos cœurs.  
Puisse la Providence, en sa bonté parfaite,  
Donner à vos vieux ans du soleil et des fleurs

PAUL

Oui, grand'mère, et, voyez, j'en apporte une gerbe  
Des plus belles que j'ai pu cueillir au jardin.  
Oh ! si vous m'aviez vu sauter, courir dans l'herbe  
Comme j'étais joyeux de venir ce matin !

BLANCHE

C'est un beau jour aussi la fête de grand'mère ;  
Et Dieu nous permettra de la fêter longtemps.

PAUL

Moi, je dis tous les jours plusieurs fois " Notre Père "   
Afin qu'il vous conserve auprès de nous vingt ans.  
Je serai grand alors, et sorti de l'école ;  
De l'Université j'aurai suivi les cours,  
Et, fort comme papa dans l'art de la parole,  
Je vous ferai, grand'mère, un éloquent discours.

## BLANCHE

Orgueilleux, notre amour vaut mieux que l'éloquence  
En aimant bien grand'mère et nous conduisant bien,  
Nous ferons son bonheur. Mais si de la science  
Qui dit tant de grands mots où le cœur n'est pour rien !

## PAUL.

Eh ! bien, dans ton discours frisant l'impertinence,  
Mets ton cœur, grande sœur ; car grand'mère a le mien.

A. B. ROUTHIER.

---

## CHEZ LES POETES.

---

**D**ANS un excellent récit, plein de bonne humeur et de modestie, un des collaborateurs des *Soirées* a donné un piquant exemple des mécomptes que cause parfois la visite aux personnages célèbres. Le parti le plus sage est d'attendre que l'occasion se présente naturellement de connaître ceux qu'on admire, et de ne point la provoquer. L'homme qu'on vient admirer est souvent gêné par l'admiration qu'on lui apporte toute faite, et vous-même, vous n'êtes pas tout à fait libre de vos mouvements lorsque vous parlez ainsi bouquets et couronnes. Vous les laissez maladroitement tomber avant d'arriver jusqu'à l'idole, et ils roulent alors comme des pavés sur les pieds du dieu.

La renommée est chez nous fort accessible. Nous sommes tous, hommes politiques ou littérateurs, plus ou moins célèbres. Il y a des gens qui, du fond de leur village, brûlent d'envie de nous connaître et de contempler nos augustes traits. Ce moment enfin arrive : sans vanité, il est plus doux pour eux que pour nous. On n'est pas tous les jours disposé à montrer le peu d'esprit qu'on a, ou à découvrir le fond de son cœur ; et le rôle de bête curieuse est gênant !

Il est donc facile, même aux humbles, de se figurer l'ennui qu'éprouvent les personnages célèbres, blasés par leur célébrité même sur ce genre d'émotion, lorsque leur arrivent de l'étranger ou de la province des visiteurs plus ou moins indiscrets. Mais on est jeune et naïf, inexpérimenté surtout, et on veut voir de près l'un de ceux qui, de loin, vous paraissent si grands. Je laisse de côté à dessein cette autre classe de voyageurs qui se croient tenus d'aller témoigner en personne de leur culte, et qui, en quittant Paris, s'excusent de n'avoir pas eu le temps d'aller voir Victor Hugo.

En fait de belles connaissances, je débutai par Lamartine. Le choix était bon, d'autant meilleur qu'à cette époque, déjà bien lointaine, j'avais pour le grand poète un culte qui est devenu moins fervent. J'avais du reste un honnête prétexte et de quoi pallier ma curiosité. Un ami de Lamartine, M. Desplaces, faisait en ce moment campagne au Canada pour recueillir des souscripteurs au *Cours familier de littérature*, et j'accompagnais mon oncle, M. Hector Bossange, qui allait précisément entretenir le poète d'un projet de propagande pour cette publication destinée à secourir sa misère, sinon à relever sa fortune. L'accueil fut charmant et la visite dura une bonne demi-heure. Lamartine n'était plus l'homme dont il avait dit lui-même, qui s'y connaissait et qui se connaissait, *qu'il était beau*. Cependant, grand, droit, distingué, c'était encore un beau vieillard. Il s'exprimait avec une grâce parfaite. Sa grande préoccupation en ce moment-là était de convaincre les gens qu'il n'était pas un *dépensier*, un dissipateur, mais qu'en lui le poète se doublait d'un homme d'affaires. Le paradoxe était joli, et il le

développait avec cette éloquence qui a brillé si souvent dans ses discours à l'appui de thèses également hardies.

Je crois bien que maintenant les jeunes gens lisent peu Lamartine, en quoi ils ont tort, car il est souvent sublime. Il y a vingt-cinq ans, nous le lisions beaucoup, car nous ne connaissions pas encore Alfred de Musset. Lamartine est un des êtres les plus merveilleusement doués qui aient paru en ce monde : il a été orateur du premier jour comme il avait été poète, et notez bien, orateur éminent, au témoignage de M. Guizot lui-même, qui s'y connaissait. Le rôle de Lamartine en 1848 a été diversement jugé ; j'ai entendu un homme d'esprit soutenir ce paradoxe : Lamartine est le politique le plus remarquable qui ait paru en France entre Mirabeau et Gambetta.

En 1860, à l'époque où je le vis, Lamartine habitait rue Ville-Levêque un appartement meublé : il ne lui restait de son ancienne splendeur qu'un grand lévrier.

Je n'ai pas connu Alfred de Musset, et je ne le regrette pas, car, de son aveu même, il était assez maussade, à la fois impertinent et timide, bourru et fantasque. Mais en lecteur fervent des *Nuits* et de *l'Espoir en Dieu*, je l'ai suivi avec une trentaine d'autres jusqu'à sa dernière demeure, et j'ai entendu sur sa tombe un très touchant discours de M. Vitet, qui résonne encore à mes oreilles, et qui exprimait à la fois en quelques pensées admirables l'émotion du moment et le sentiment des siècles à venir, qui disait ce qu'avait été le poète, ce qu'il n'était plus déjà dix ans avant sa mort, et ce qu'il serait toujours. Dans cette dernière année de sa vie, où j'aurais pu le

connaître, Alfred de Musset venait presque chaque jour vers les onze heures du matin au café de la Régence ; il marchait le bras appuyé sur celui de sa gouvernante, assez péniblement, trainant aux pieds des pantoufles. Un de ses amis l'y attendait, et ils faisaient ensemble quelques parties d'échecs, tandis que le poète buvait à petites gorgées un mélange de cognac et de porter qui soutenait ses nerfs affaiblis. Il plaisantait gaiement son partenaire, mais aussitôt que quelqu'un s'approchait pour l'épier sous prétexte de suivre la partie engagée, sa figure prenait une expression marquée de mauvaise humeur. Cependant, si le curieux était un jeune homme discret et prêt à se retirer au moindre signe d'ennui, il le retenait d'un geste bienveillant.

Seul des trois grands poètes de notre âge,—il n'y en a que trois qu'on appelle grands, on le sait, en vertu d'un arrêt de l'opinion, dont il y a appel au moins en faveur de Théophile Gautier.—Victor Hugo vit encore, et sa vieillesse, après tant d'œuvres, étonne le monde comme son génie l'avait étonné. Mais ceux qui vont le voir, ou qui assistent à ses réceptions, sont un peu désappointés. Il ne cause plus guère qu'avec ses petits enfants : il n'a que quelques mots à dire aux anciens amis de la maison, et qu'une poignée de main à donner aux nouveaux venus. Il se recueille, il économise ses forces, il se regarde revivre dans la petite Jeanne et le petit Georges.

Durant le récent passage à Paris de M. C.-O. Perrault et de M. Gustave Drolet, nous avons diné tous trois, sur l'invitation d'un très aimable député, M. Vermond, avec un poète aussi populaire au Canada qu'en France, car il est par excellence le poète patriote, Paul Déroulède.

Très bien de sa personne, fort gracieux de manières, ni s avec élégance, s'exprimant avec une aisance parfaite, spirituel, éloquent, sympathique, M. Déroulède réalise vraiment le type accompli du poète dont les habitudes de la bonne compagnie n'ont pas altéré l'originalité, ni l'indépendance d'esprit. Il est très patriote, préoccupé avant tout de la revanche, naturellement plein de feu sur ce sujet, mais en même temps il en raisonne admirablement, jugeant les hommes et les choses avec une rare perspicacité et une modération qui surprend, lorsqu'on se rappelle que le poète ne s'est pas toujours montré, en face de circonstances irritantes il est vrai, tout à fait maître de lui-même.

On n'ignore pas que M. Déroulède a fondé la *Ligue des Patriotes*, dont le but est de se préparer à la revanche. Un des convives pria le poète de nous dire une des poésies que cette noble pensée lui a inspirées ; il s'excusa d'abord en disant qu'il n'en savait aucune par cœur puis, cédant à nos instances, il envoya chercher un exemplaire de son dernier ouvrage chez son libraire. Il est à peine besoin de le dire, M. Déroulède lit avec une correction parfaite, un sentiment juste et profond, en même temps qu'avec un enthousiasme entraînant. Il se livre lui-même tout entier et nous emporte dans son élan, sans cependant que le feu dont il anime toutes ces strophes si fortes en trouble jamais, par un jet de flamme excessif, l'ordre et la beauté. Le poète avait à peine déposé le livre sur la table, et nous applaudissions encore, émus et charmés, que M. Gustave Drolet, obéissant à une inspiration pleine de tact et de délicatesse, s'en empare, demande au poète la faveur de le garder en souvenir de cet instant de poétique ivresse et de patrio-

tique ferveur, et la permission de verser cent francs dans la caisse de la *Ligue des Patriotes* . . . .

Des poètes aux artistes, la transition est toute naturelle. Dans les premiers jours de cette année, je dinais dans une maison amie avec Gustave Doré, Arsène Houssaye, Andrieux, etc. . . . C'était au lendemain de la mort de Gambetta, et comme de raison on causa un peu de ce grand événement, juste assez pour ne pas assombrir le menu. Gustave Doré était mon voisin à table, et il me sembla que sa gaieté, d'ordinaire assez bruyante, était ce soir-là un peu contrainte. Trois semaines après, je dinais de nouveau dans cette maison avec quelques-uns des mêmes convives. Gustave Doré aussi avait été convié, il avait accepté : mais quelques jours avant la date fixée, la mort, une mort presque soudaine, l'avait enlevé, au moment où sans désespérer encore de son génie, il désespérait du public rebelle à sa peinture.

HECTOR FABRE.

---

## RÊVE ET BONHEUR.

---

**M**ON ami A. . . . était resté tout rêveur depuis que dans un coin perdu du ciel de l'amour, deux jolis yeux noirs tout mutins étaient venus remuer les cendres de son vieux cœur de vingt-cinq ans, et y faire revivre une étincelle, oubliée là depuis je ne sais combien d'années.

Je le surprenais rêvant toujours ; mais, bien qu'on me répétait que souvent ces sortes de maladies s'appellent l'amour, je n'y croyais pas du tout, je ne voulais pas y croire.

Il prétextait d'ailleurs, si naturellement, les occupations, les soucis des affaires ! Et pourtant, j'aurais dû me douter de quelque chose, car juste entre deux mauvais prétextes, entre deux aphorismes financiers, il trouvait moyen de me dire : Tiens, à propos, je l'ai vue hier ; elle était charmante, et nous avons passé la plus joyeuse veillée dont je me souviens.

Ces amoureux, voyez-vous, il paraît qu'avec eux il ne faut jamais compter.

—A quand le mariage, lui demandais-je alors en riant ?

Tu es fou, me répondait il ; est-ce que je sais seulement si je l'aime,—et alors venait une série de doutes qui auraient dû m'être une preuve palpable d'un amour puissant et sincère.

Il trouvait en effet même dans ses excuses un moyen de me chanter l'objet de ses rêves. Elle était belle, parfaite, spirituelle, enfin que sais-je, moi? et il allait comme cela jusqu'à ce que, perdant patience, je le vouasse à toutes les divinités ennuyeuses, en lui conseillant de se marier au plus tôt.

Lui, l'incorrigible, un des plus vaillants adeptes du scepticisme en amour, qui m'avait si souvent aidé à rire d'Hercule filant aux pieds d'Omphale, il m'écoutait lui parler de mariage sans rire, avec un grand sérieux même c'était vraiment à n'y plus rien comprendre.

Mais je chassais bien vite une folle idée que cela me mettait en tête, et je me disais : il se guérira de ce a comme on se guérit de tout. Le temps est un si grand médecin.

Le temps est un grand médecin, c'est vrai : mais il n'a pas su guérir mon ami, que je rencontrai un bon matin tout épanoui, tout riant, et pas rêveur du tout ; et du plus loin qu'il le pût, il me jeta à la tête un *mon cher, je me marie*, qui résonne curieusement là encore tout au fond de mes oreilles. Une tête de méduse ne m'aurait pas plus stupéfait.

Tu deviens fou, lui dis-je enfin : et lui, de me rire au nez avec le plus fol entrain, et de me répondre : Tiens, écoute ; nous avons bien révassé ensemble ; mais il est

---

un temps pour tout, et, crois m'en, celui de l'amour est bien le plus heureux.

J'étais battu décidément, et je me sauvai à toutes jambes, chez moi : je lui écrivis de longues pages, essayant de le convaincre qu'il allait accomplir une sottise.

Il a dû rire avec *elle*, et tout cela ne l'a pas empêché de se marier comme il me l'avait annoncé.

Il s'est envolé depuis vers les bords de la mer, avec celle qui est sa femme : et je me suis souvent imaginé alors les apercevoir folâtrer là bas, sur les grandes grèves, s'enthousiasmant devant un rien, comme savent si bien le faire les amoureux, s'arrêtant pour voir mourir à leurs pieds la grande rage de l'océan, et pendus au bras l'un de l'autre, se regardant dans les yeux, se disant les mille et une folies dont l'amour a le secret, riant à propos de tout et de rien.

Ils sont revenus de là bas, l'autre jour : et je leur ai trouvé un petit air radieux, et sur chaque trait de leurs figures, comme un reflet d'une gaieté étrange pour moi. Je me disais pourtant encore : cela passera : le temps est si grand maître.

Mais cela n'a pas l'air de vouloir passer, et je trouve mon ami de jour en jour plus gai, l'air plus rayonnant, toujours plus empressé de s'envoler au nid, et me laissant un *excuse moi, ma femme m'attend*, qui me fait rageur on ne peut plus.

Ne s'est-il pas même avisé, l'autre jour, de me conseiller le mariage ! Décidément, je ne veux plus le voir.

Et pourtant, ça ne doit pas être pour rien qu'il délaisse comme cela ses vieux amis, et nos vieilles causettes si joyeuses qu'il aimait tant. Si le mariage était réellement ce qu'il me dit, si c'était le bonheur !

Vieux célibataires, prenez-y garde ! Pour moi, je veux y songer, avant de ne plus revoir mon ami !

LS LUSSIER.

Novembre 1882.

## LA SALUTATION DES MORTS.

(Suite).

### II.

Quelques instants plus tard, remis par la marche et la fraîcheur du matin, la gaieté m'était revenue. Tout entier aux espérances que légitimait ma promotion, je suivais la grande allée des boulevards extérieurs. On était à la fin de mai, et la journée s'annonçait radieuse. Le soleil brillait dans le ciel bleu ; les bouffées d'une brise de printemps adoucissaient la tiédeur de l'air, et du feuillage des arbres, pleins à cette heure de bourdonnements d'insectes et de pépiements de moineaux, s'élevaient mille notes joyeuses. Aux étages des maisons, les cages peuplées d'oiseaux, les fleurs des jardinières et des vases, le lierre et le chèvrefeuille, s'enroulant aux tonnelles de quelques balcons ou encadrant les mansardes, chantaient chacun dans leur langue, un hymne à la splendeur du jour. Tout me souriait, la terre et le ciel, le présent et l'avenir. Il n'est pas jusqu'aux figures maussades des passants qui arpentaient les rues, égayées par les toilettes de femmes, trottinant de ci de là, en robes d'étoffes légères et de couleurs tendres, de mode à cette

saison, qui ne me parussent charmantes. L'homme heureux voit le monde à travers un prisme ; j'en faisais en ce moment l'expérience. Chaque objet s'irisait, et ma joie s'épandant au dehors colorait tout de teintes vermeilles. Lequel d'entre vous, lecteurs, n'a pas, une fois au moins dans sa vie, éprouvé les sensations de ce phénomène d'optique que l'on pourrait appeler le daltonisme du bonheur ?

Comme j'arrivais à l'angle des rues Fontaine et de Douai, des groupes de piétons stationnant sur le trottoir me forcèrent à m'arrêter. J'aperçus alors des femmes qui s'inclinaient, saluant de la tête, d'autres ébauchant un signe de croix : les hommes, eux, se découvraient. C'était la salutation des morts : hommage suprême que ceux qui restent adressent à ceux qui s'en vont. Ce qui me surprit fut l'air de commisération empreint sur la plupart des physionomies, commisération peu habituelle à ces rencontres fréquentes, à ces heures et dans ces quartiers. J'en eus bientôt l'explication.

Un corbillard, mais un de ces corbillards affectés aux enterrements des pauvres, avec son toit cylindrique, en toile goudronnée, sans ornement, de cette nudité qui ajoute à la tristesse de ces véhicules, précédé par un employé de l'administration et trainé par un cheval, montait péniblement la pente de la rue. La rigidité des plis du drap de bure couvrant le char dessinait la forme oblongue du cercueil. Pour cortège, un homme seul !... vieillard à cheveux gris, de haute taille, dont la lévite noire étroitement boutonnée, faisait ressortir la stature. La pâleur au front, les traits contractés, le conducteur de ce deuil, marchait d'un pas mal assuré derrière le char, auquel il

se retenait parfois de la main. La décence de sa mise, son attitude, rapprochés de la classe de ce convoi, révélaient dans ce vaincu de la destinée un caractère supérieur à sa fortune. Mais, au milieu de l'animation de la rue et de l'indifférence de la foule, cet isolement et cet abandon formaient un tel contraste, que la scène en devenait poignante.

Eh ! quoi, ni parent, ni ami, pour soutenir cet infortuné en un pareil moment ! Cette pensée se lisait sur tous les visages. Au même instant, un cri d'effroi s'échappa de quelques poitrines. Un cahot avait tout à coup fait pencher la voiture et failli renverser le vieillard. Une deuxième oscillation rétablit l'équilibre. Chacun de nous avait suivi ce mouvement de bascule avec l'oppression d'angoisse que donne la vue d'un homme courant sur le bord d'un toit. Le cocher arrêta son cheval, l'appariteur s'assura que rien n'avait été dérangé, tandis que le vieillard, comme au sortir d'un rêve, promenait autour de lui des yeux égarés. Sur le hue ! du cocher, le corbillard se remit en route.

Inutile de dire qu'à ce spectacle ma gaieté s'était évanouie, et que mes pensées prirent un tout autre cours.

— C'est y pas une honte d'avoir laissé aller seul ce vieux au cimetière ! fit une marchande de légumes, qui, après avoir arrêté sa charrette, s'était dévotement signée au passage du corps.

— Quelle idée ! en effet ! pourquoi pas ? ces exclamations que je proférai à mi-voix traduisaient une résolution soudaine. Je tirai ma montre ; elle marquait dix heures. Jusqu'à midi, c'est plus de temps qu'il n'en

faut pour exécuter mon dessein. J'ai du bonheur à revendre, me dis-je, faisons sa part à la Fortune. Ce sera d'ailleurs une bonne action, et je n'aurai pas perdu ma journée.

En quelques enjambées, je rejoignis la voiture et, chapeau bas, j'abordai le vieillard :

— Voudriez-vous accepter ma compagnie, monsieur, et me permettre de vous offrir mon bras ? Il me regarda à travers ses larmes :

— Volontiers, monsieur, et mille remerciements.

Et il prit le bras que je lui tendais.

Nous marchions silencieux.

Les passants saluaient, regardant curieusement ce couple.

Devant nous, ébranlée par les sursauts dus aux inégalités du sol, la voiture avançait avec le balancement particulier à ces sortes d'attelages.

De temps à autre, secoué par des sanglots dont je recevais la commotion, le vieillard levait sur moi ses yeux, rougis.

— C'est ma fille ! monsieur . . . mon unique enfant. !

Et le malheureux père secouait sa tête blanche. Bien que je m'en défendisse, l'émotion me gagnait. La vivacité de cette douleur éveillant le souvenir des scènes funèbres auxquelles j'avais assisté, m'allait au plus intime de l'être, et rouvrait des blessures que je croyais à jamais fermées.

— Pauvre Louise !

Ce nom, que le hasard amenait, me bouleversa, car il me rappelait, à moi aussi, tout un passé pénible. Le brave homme, réconforté par le témoignage de ma sympathie, se raffermissant à mon contact, cessa de pleurer, et devenu plus calme :

— Ne soyez pas surpris de me voir seul ici, je ne connais personne à Paris.

— Personne !

— Non. Notre concierge s'était promis de venir ; mais la chère femme s'est mise au lit hier soir. Pensez donc, trois nuits blanches à veiller ma fille ! Quant à M. Auguste.....

— Qui est-ce, monsieur Auguste ?

Un peintre décorateur, le voisin de notre carré, gai comme pinson. Presque chaque jour il apportait une orange à Louise.

— Un brave cœur.

— Pour ça oui. Il m'a accompagné jusqu'à l'église. Ça lui vaudra une demi-journée en moins à la prochaine paie. On ne se le figure pas, monsieur, mais, au pauvre monde, le chagrin coûte plus cher que le plaisir !

— Votre fille était jeune ?

— Vingt-deux ans.

Bizarre ! pensai-je, juste l'âge de ma Louise, aussi. Une maladie grave sans doute ?

— Morte de désespoir !

— De désespoir ?

— Trompée.... abandonnée...

— Sans motifs ?

— Vous savez, lorsqu'on veut tuer son chien on dit toujours qu'il est enragé. Son fiancé, — car ils s'étaient fiancés, paraît-il, prétendit qu'elle l'avait trompé. Oh ! le misérable !

— C'était faux ?

— Absolument. Si elle avait été capable de tromper autrui, la pauvre enfant n'aurait point ajouté foi aux promesses qu'on lui fit..... Excusez-moi de vous raconter ces histoires.....

— Comment donc.....

— Mais cela me soulage de parler d'elle.

Ces confidences, échangées à voix basse, coupées de silences, mêlées de larmes et de soupirs, m'affectaient profondément, mais elles m'intéressaient.

— La mort de Louise est une grande perte pour moi qui suis vieux. Son travail aidait beaucoup à notre ménage. Elle faisait ce qu'elle voulait de ses dix doigts. Adroite comme une fée, monsieur. Sa patronne, de la rue de la Paix, Mme S...., devait l'engager à l'automne comme première.

— Mme. S., rue de la Paix ?

— Oui, la connaissez-vous ?

—Non.. Oui.. Je veux dire que tout Paris connaît la maison.

Un jour terrible commençait à se faire dans mon esprit. Ce nom de Louise, cet ami, venu à la traverse de ses amours, la profession, l'atelier, toutes ces analogies d'âge et de situation, me mirent dans un trouble extrême. La certitude la plus cruelle était préférable à ce doute.

—Ne disiez-vous pas qu'un ami avait été cause.

—Oui. Il y eût un duel. Aussi ai-je toujours pensé que M. Alfred D.. aimait ma fille, car on ne se bat point pour les gens qu'on méprise, n'est-ce pas ?

La foudre tombant à mes pieds ne m'aurait pas produit plus d'effet que mon nom dans la bouche de cet étranger. Je me sentais devenir livide, une sueur froide mouillait mon front. La vérité, l'épouvantable vérité venait d'éclater. Involontairement, mes yeux se portèrent sur le char ; et, en proie à une horrible hallucination, je vis sous le drap et le couvercle soulevés du cercueil, se dresser, en sa blancheur rigide, le corps de la morte, qui, après m'avoir adressé de la tête comme une sorte de reproche affectueux, se recoucha lentement dans la bière. Je ne pus retenir un cri.

—Qu'avez-vous ?

—Rien, ou plutôt si... Attendez-moi !

Et me précipitant dans la boutique d'un de ces marchands d'articles funéraires qui gardent l'avenue de Clichy, j'en sortis avec deux couronnes d'immortelles blanches que je plaçai sur le cercueil.

Le brave homme me prit les mains, qu'il serra avec force, et les yeux dans mes yeux, suffoqué par l'émotion :

—Ah ! monsieur, comment pourrai-je reconnaître tant de bonté ?

—En achevant votre récit. Je dois vous l'avouer—je mentais par pudeur,—je fus un des témoins d'Alfred D. dans cette rencontre

—Est-ce possible !

—Alfred et moi sommes de vieux amis.

—Vous savez donc où il se trouve ?

—Sans doute. Je pars même demain pour aller le rejoindre

—Il est comme qui dirait dans les Indes, à ce qu'on m'a répondu au ministère.

Un de mes cousins germains naviguait en effet, en qualité d'ingénieur hydrographe, dans les mers de Chine.

—Nous quittâmes Paris pour Lille, en Flandre, où je m'employai dans une usine à sucre. Six mois plus tard ma femme mourait.

Auprès de tout autre que de ce père accablé, mon émotion m'aurait certainement trahi.

—Louise, dès ce jour, ne fit plus que languir. La perte de sa mère lui porta le dernier coup. Sentant sa fin approcher, elle me supplia de la ramener à Paris, où elle désirait mourir. Nous sommes revenus, il y aura

---

quinze jours demain. C'est avant-hier matin qu'elle est morte.

— Avant-hier !

— Au moment de l'agonie voyant remuer ses lèvres et ses yeux m'appeler, je me penchai sur sa bouche, pensant qu'elle avait quelque chose à me dire ; la force lui manqua sans doute ; je ne saisis qu'un mot, le nom d'Alfred ! qui s'exhala avec son dernier souffle

Mes jambes fléchissaient, la poitrine oppressée, comme sous un affreux cauchemar, je ressentais une sorte d'anéantissement. J'aurais voulu pleurer, crier, impossible ! mes yeux restaient secs et ma voix paralysée. Un choc violent me ranima. Je venais de heurter la grille du cimetière, que nous franchissions en cet instant. La voiture suivit l'avenue, puis, après quelques tours de roue, s'engagea dans une allée latérale au bout de laquelle s'ouvrait une fosse. C'était là.

Le vieillard s'agenouilla sur le talus formé par cette terre fraîchement remuée. Machinalement je l'imitai. Et tandis que les versets du *de Profundis*, qu'un prêtre prononçait à quelques pas de nous, retentissaient à mes oreilles comme autant d'imprécations à mon adresse, mes larmes, longtemps contenues, s'échappèrent enfin, amenant avec elles un soulagement réparateur.....

— La fosse était aux trois quarts comblée, lorsque nous nous relevâmes.

Je reconduisis en voiture le père de Louise à son domicile. Plusieurs fois, durant le trajet, je fus sur le point

de lui tout avouer, mais je crus inutile de compliquer une situation désormais irrémédiable. Je me bornai à assurer le vieillard de la sollicitude d'Alfred D. . . ., dont, connaissant le cœur, je répondais ainsi que de moi-même. Il vous doit une réparation légitime, lui dis-je, il n'y faillira pas, soyez-en sûr. J'eus grand peine à lui faire accepter une modique somme, dont malgré ses besoins, sa délicatesse s'offensait. Je m'éloignai, lorsqu'il revint vers moi :

—Puisque vous reverrez bientôt M. Alfred, veuillez lui remettre cette lettre de la part de Louise. Vous savez, le vœu d'un mourant, c'est sacré !

—Soyez sans inquiétude.

Un instant après, ouvrant l'enveloppe, j'y trouvais une pensée ! la sœur de celle enfermée dans mon portefeuille.

Le surlendemain je m'enbarquais à Marseille. L'année suivante, une lettre de mon notaire m'annonçait la mort du père de Louise.

A mon retour d'Algérie ma première visite fut pour le cimetière Montmartre. Mes intentions avaient été remplies.

Sur un terrain, concédé à perpétuité, une grille de fer entoure deux tombes de marbre surmontées d'une croix. Pour inscription, sur chacune d'elles, une date et un nom ! Cachant ces pierres aux regards, un double rang de cyprès marquent la place où le père et sa fille reposent ; et, enchassé dans le granit de l'une des croix, un médaillon, sous le verre duquel un chef-d'œuvre de fleuriste représente deux pensées dont les pétales réunis ne forment qu'une seule et même fleur.

---

Là finissait le manuscrit d'Alfred D.

Nous ajouterons : au sable constamment renouvelé autour du monument, à l'entretien des fleurs, et des arbustes, l'on reconnaît les soins d'une main pieuse. Les personnes qui voudraient en savoir d'avantage, n'ont qu'à se rendre, le jour des Morts, près de ces tombes, et dans l'homme déjà grisonnant, qui, chaque année à pareil jour, vient déposer là deux couronnes, elles pourront contempler les traits du dernier survivant de ce drame parisien.

A. ACHINTRE.

## QUELQUES POETES ILLETTRÉS DE LOTBINIÈRE.

(*Suite.*)

Sèche tes pleurs, te dis-je ; Oh ! oui, sèche tes pleurs !.  
Confie au vent du soir tes trop justes douleurs !  
Tu le sais, au-dessus de la voûte azurée.  
Que vient orner encor de sa présence aimée  
Cette étoile du soir, pure comme la fleur  
Qui répand au lointain sa plus suave odeur :  
Oui, tu le sais, il est un sentier plein de charmes  
Qui mène au vrai bonheur en finissant les larmes ;  
C'est là que reposent tant d'êtres fortunés,  
Tant d'amis d'autrefois, de parents bien-aimés !  
Aussi c'est là que veille, admis au rang des anges  
Qui chantent du Très-Haut les grandeurs, les louanges,  
Cet être si chéri, ce père tant aimé ! . . . .  
Et du haut de ce Ciel, où tout n'est que beauté,  
Comme il doit regarder avec douleur amère  
Les maux que nous souffrons sur cette pauvre terre !  
Et pour ses doux enfants, oh ! que son tendre cœur  
Doit former bien souvent des souhaits de bonheur !  
Et tu voudrais troubler, par d'inutiles larmes,  
Ce bonheur mille fois plus doux que tous les charmes !

Sèche tes pleurs, te dis-je : oh ! oui, sèche tes pleurs !  
Confie au vent du soir tes trop justes douleurs !  
Et qu'est-ce que la vie ? Un vent, une fumée,  
Un orage du soir, une brise embaumée.

Un éclair de bonheur qui brille au firmament,  
 Et qui va tout à coup périr dans le néant ! . . .  
 C'est là qu'elle nous mène, amertume profonde !  
 Cette bien courte vie, en erreurs trop féconde !  
 Le superbe orgueilleux, le héros si puissant,  
 Que lui reste-t-il donc de son nom florissant ?  
 Quelques pensers flatteurs, quelques mots que l'histoire  
 Voudra bien raconter, souvenir de sa gloire !  
 Peut-être seulement quelques pleurs superflus,  
 Qu'un écho qui répète : Il est mort ! il n'est plus !  
 Sèche, sèche tes pleurs ; ne verse plus de larmes.  
 En quittant cette vie, il a fui les alarmes ;  
 Bon époux et bon père, il a d'un Dieu jaloux  
 Mérité la clémence et calmé le courroux !

Cette page n'est pas sans défauts. Si elle était la production d'un esprit cultivé, d'un homme instruit, elle serait mauvaise même ; car une œuvre littéraire est bonne ou mauvaise en soi, et elle l'est par comparaison. Mais c'est une main tremblante qui l'a écrite ; je veux dire une main que la bêche du journalier et la hache du bûcheron ont fatiguée et brisée ; c'est une intelligence rongée par la rouille—s'il m'est permis de parler ainsi—qui a conçu ces alexandrins ! J'ai sans doute raison de penser que Normand serait aujourd'hui l'un des habitués du Parnasse, et peut-être un enfant-gâté des muses, si au lieu de fouiller la poussière et la neige, à quatre shélings par jour, depuis quinze ans, il eût feuilleté les livres ; s'il eût étudié et médité, au lieu de s'abrutir—pardonnez-moi le mot—par un travail manuel pénible et sans merci.

#### IV

Le dernier, mais non le plus petit de ce groupe de

rimeurs, Lazare 'Tace (1)—Tace est un surnom, c'est Le May qu'il faut dire—est un gaillard de six pieds, bronzé comme un arabe, et gai comme un français. L'amour lui a inspiré—à lui comme à d'autres que je connais bien—ses premiers chants. Il redisait, dans des couplets plus remplis de sentiments que de perfections, les grâces naissantes de ses jeunes compagnes d'écoles. Vous savez qu'à la campagne, gars et fillettes s'assoient sur les mêmes bancs et lisent souvent dans le même livre. Oh ! qu'on lit bien mieux ainsi... et comme cela met de la poésie dans le *Devoir du Chrétien*.

Vous n'avez pas besoin de voir deux fois étinceler l'œil noir de Lazare, pour vous convaincre qu'il y a de l'esprit dans cette individualité. Et je vous jure qu'il y en a à foison. Du reste, c'est un bien de famille : son père le lui a transmis, tout en s'en réservant une part raisonnable pour sa vie durant (2). Lazare est caboteur comme son cousin Normand l'a été—et je crois qu'il mourra en cabotant. Il possède une jolie goélette qui se nomme *Persévérance*. Il rêve souvent, appuyé sur le pavois, regardant le flot qui lèche le bordage goudronné de son bateau. La tempête ne l'effraie point. Il chante plus fort qu'elle. Si le calme le retient quelque part, il débarque et va chez l'un des braves habitants de la côte, lier connaissance avec la plus avenante des fillettes, et le coquin—bien qu'aussi vieux que moi—il réussit encore à passer pour garçon.

---

(1) Décédé à Lotbinière, dans l'automne de 1881.

(2) Le père de Lazare est mort subitement en fumant sa pipe à la porte du poêle, le 30 Décembre 1882, à l'âge de 84 ans et six mois.

Un jour il faillit perdre son bateau, et il perdit, un peu plus tard, une charmante petite enfant qui s'appelait Lazarine, du nom de son père. Sa femme se réveilla à ces souvenirs douloureux, et il dédia à sa femme les vers que j'aurai l'honneur de vous citer dans une minute. Lazare sait à peine écrire, et sa plume sauvage ne se soumet point au joug de l'orthographe. Elle se moque de la grammaire et elle court par monts et par vaux, sans se soucier des barrières de la ponctuation : Exemple : il écrit " tonnerre " n-a-i-r-e. Il dit " *consolt* " au lieu de " *consola.* " Il écrit " fort " f-o-r-d, sirènes r-a-i. et " gentille " j-a-n jan.

Il ne connaît aucune règle de la prosodie, et il les massacre toutes. Cependant, vous serez peut-être surpris de certaines expressions, étonnés même de la tournure gracieuse de quelques uns de ses vers.

SOUVENIR DE 1871

*A Léonise, par son époux Lazare, en souvenir de leur petite Lazarine*

I

On touchait au printemps ; j'étais plein d'espérance,  
 Je travaillais gaîment à ma *Persévérance*.  
 Ce vaisseau, sur lequel est tout mon avenir,  
 Était tout radoubé et bien prêt à partir.  
 Nous n'avions plus qu'un mât à fixer à sa place,  
 Et puis, attendre le départ de la glace,  
 Quand soudain un grand bruit, le bruit de la débâcle,  
 Offre à tous les regards un effrayant spectacle,  
 Qui fait verser des pleurs et trouble les esprits.  
 Or, cet esprit malin, qui chante, danse et rit,

Nous ne le voyons pas, mais il est parmi nous.  
 Sur qui donc va tomber le poids de son courroux ?  
 C'est moi qu'il a choisi ; c'est sur moi qu'il applique  
 Son art mystérieux et son pouvoir magique.

## II

Déjà on ne voit plus sur la *Perse-étanche*,  
 Que des gréments rompus : vergues, mâts sont à terre ;  
 Et des bruits éclatants, comme ceux du tonnerre,  
 S'échappent de ses flancs : son grand mât en balance  
 Arrache de son pied : pont, barres rien ne résiste.  
 A l'avant, le beaupré brise ce qui l'entrave :  
 Apôtre, chaîne, haubans, lisses, pavois, étrave,  
 Et n'offre aux spectateurs qu'un tableau des plus tristes ?  
 Mais Dieu, du haut du ciel, est las de ce ravage ;  
 Il arrête d'un coup cette digue puissante.  
 Cette glace enchantée demeure frémissante  
 Et respecte aussitôt ce reste de naufrage

## III.

Le temps n'était plus froid : les rameaux, la verdure,  
 Embellissaient les bois, ranimaient la nature.  
 On voyaient des troupeaux dans tous les pâturages,  
 Des chants toujours nouveaux sous de nouveaux feuillages :  
 Tout semblait respirer un parfum de bonheur.  
 Seul j'étais écrasé sous le poids du malheur,  
 Quand je prie chargement pour des contrées lointaines,  
 Là où chantaient jadis les nymphes, les sirènes.

## IV

—Oh ! viens donc, je t'en prie, accompagne mes pas.  
 Car seul je me sens bien entraîner au trépas.  
 Elle cède à mes vœux ; et ma femme chérie  
 Vient avec son enfant, délice de ma vie.  
 Pressant contre mon cœur Lazarine gentille,  
 J'embrassais, tour à tour, et la mère et la fille.

Cela n'est ni mal dit ni mal fait.

Puis ainsi balancé entre ces deux amours,  
 J'oubliais ma douleur pendant ces heureux jours.  
 Mais depuis ce moment qui consolit mon cœur,  
 Je retrouve partout cet ennemi vainqueur,  
 Cet esprit qui me suit à tribord à bâbord.  
 Et se rattache à moi plus cruel et plus ford.  
 Tout en est donc atteint qui tient à ma personne.  
 Il souffle son venin, qui tue, qui empoisonne.  
 Des maux contagieux atteignent Lazarine,  
 Mais la conduiront-ils aux portes du tombeau ?  
 Pour elle entendra-t-on cette cloche argentine,  
 Qui avertit le ciel d'un triomphe nouveau ?

V

—O Dieu, jette un regard dans le fond de mon âme,  
 Et réchauffe mon cœur de ta féconde flamme,  
 Pour ranimer encor cet espoir abattu,  
 Ce reste d'espérance, ce débris de vertu.  
 Des maux contagieux ont flétri Lazarine,  
 Et sur elle ont fermé la porte du tombeau.  
 Pour elle a retenti cette cloche argentine,  
 Qui enrichit le ciel d'un triomphe nouveau.

Depuis tous ces fléaux qui flétrissent mon âme,  
 Je vais dépérissant, et me sens affaiblir.  
 La mort aussi bientôt viendra trancher la trame  
 Des jours que le bonheur ne veut plus embellir.  
 Hélas ! en attendant ce jour de funérailles,  
 Si je pouvais goûter un instant de repos !  
 Si je pouvais le fuir, cet être invulnérable.  
 Qui trouble mon esprit et consomme mes os..

C'est affreux de rêver sa dernière demeure  
 Quand je devrais encore aspirer à la vie.  
 Oh ! ce n'est pas mon corps, c'est mon âme qui meurt  
 A tous les heureux jours dont elle fut suivie.

Des maux contagieux m'atteignent Lazarine,  
Et ne me cachent plus l'approche du tombeau.  
Si on ne sonne pas cette cloche argentine,  
Le ciel n'aura pas moins un triomphe nouveau.

Je ne crois pas me faire illusion en affirmant que, placé dans les conditions où se trouve mon ami Lazare, seul un véritable nourrisson des Muses, seul un homme né poète peut écrire ainsi. Sa plume court comme si elle était habituée au travail ; il a l'inspiration qui fait les poètes.

Lazare réussit mieux encore peut-être dans le genre badin, et la chansonnette. J'aurais voulu recueillir plusieurs de ses productions qu'il a éparpillées comme les feuilles que l'on jette au vent. Mais Lazare est devenu soupçonneux. Il a peut-être de l'orgueil, ou plutôt il a le sentiment de sa force, oui de sa force enchaînée. Et comparant ce qu'il fait à ce qu'il aurait pu faire s'il eût été instruit, il se sent humilié, ou indigné... et il ne laisse plus voir à ceux qui peuvent les juger, ses curieuses compositions. Je vous donne les deux seules chansons qu'il m'ait été possible de lui soustraire.

Et d'abord :

*La chanson des oiseaux.*

Petits glaneurs de nos prairies,  
Hoh ! hoh ! que faites-vous ?  
Oui j'aime bien vos voix chéries  
Et vos ramages qui sont doux.  
Mais vous me dérobez les graines  
Que je sème dedans mon champ...  
Ah ! moi je les sème avec peine,  
Et vous les volez en chantant

Vous ne travaillez pas pour vivre,  
 Et vous êtes des paresseux.  
 Ah ! que le bon Dieu nous délivre  
 De vos refrains bien trop coûteux !  
 Fou que je suis, j'oublie encore  
 Que vous me paierez bientôt.  
 Des insectes qui le dévore  
 Vous défendrez mon grain nouveau !

Chantez, chantez vos chansonnettes,  
 Petits oiseaux, mangez mes grains ;  
 Ne craignez pas que je regrette  
 L'aumône que vous font mes mains.  
 Et quand avecque ma faucille  
 Plus tard je ferai la moisson,  
 En me volant pour vos familles  
 Venez chanter votre chanson.

Dupont a fait mieux. Mais si Dupont eût été ignorant comme mon ami Lazare, vous n'auriez jamais entendu chanter : “ *J'ai deux grands bœufs dans mon table.* ” Il faut, voyez-vous, que la science vienne à la rescousse du talent, sans quoi celui-ci reste dans ses langes. Il est perdu : c'est la flamme que nul vent n'attise, c'est le feu sous la cendre.

PAMPHILE LEMAY.

---

## L'INSPIRATION DES SAINTES ECRITURES. \*

---

*“ Omnis Scriptura divinitus inspirata  
utilis est ad docendum. ”*

II AD TIM. III. 16.

### I.

**T**ransportons-nous par la pensée dans la ville de Milan, vers la fin du quatrième siècle de notre ère.

Le jour était sur son déclin.

On venait d'achever le dernier office religieux. On y avait chanté des psaumes à deux chœurs, d'après l'usage récemment établi en Occident. Ensuite, l'Evêque de la ville, saint Ambroise, avait donné à son peuple une de ces instructions, simples et sublimes à la fois, qui excitaient toujours à un si haut degré l'attention de son nombreux auditoire. La foule des chrétiens sortait avec recueillement de l'église cathédrale.

---

\* On a supposé un entretien de saint Ambroise et de saint Augustin avant sa conversion.

Or, au milieu de cette multitude de fidèles de tout âge et de toute condition, qui, après avoir franchi les portes du saint édifice, ne tarda pas à se diviser et à s'engager par petits groupes dans les rues de la ville, on distinguait un homme, encore jeune, au visage bronzé, qu'il était facile de reconnaître pour un Africain, et que son manteau désignait assez comme un rhéteur ou un philosophe

C'était Augustin, plus tard évêque d'Hippone et l'un des quatre grands docteurs de l'église latine ; mais, à cette époque, il était encore plongé dans les ténèbres de l'erreur. Né d'un père païen et d'une mère chrétienne, il n'était pas baptisé, et il appartenait à la secte des Manichéens.

Venu à Milan pour y enseigner la rhétorique, Augustin avait entendu vanter les hautes vertus, la science profonde et l'éloquence divine de saint Ambroise ; et, autant par curiosité que pour obéir à ce désir ardent de s'instruire, dont la grâce de Dieu le prévenait déjà, il avait assisté une première fois aux instructions que le saint évêque donnait presque chaque jour à son peuple. Puis, il y était retourné. Enfin, charmé de la douce éloquence d'Ambroise, il avait voulu le voir de plus près et le connaître plus intimement. Le grand évêque l'avait accueilli avec beaucoup de charité, et bientôt des relations fréquentes s'étaient établies entre eux.

Ce jour-là, Augustin prit la direction de la maison épiscopale, entra et se trouva de suite en présence de l'évêque.—“ Maître, dit-il, je viens d'assister à votre prédication. Inutile sans doute de vous répéter combien je

suis heureux toutes les fois qu'il m'est donné de vous entendre. Mais aujourd'hui, laissez-moi vous le dire, je n'ai point trouvé aux pieds de votre chaire cette parfaite satisfaction à laquelle vous m'aviez habitué ! Non, cher maître, vous avez voulu prouver l'inspiration de vos livres saints, mais, pour moi du moins, vos arguments ont été sans force et la preuve vous reste encore à établir.

Aussi bien, qu'avez-vous fait ? Vous en avez appelé tout d'abord à l'autorité de votre Eglise, qui tient cette inspiration pour un article de foi. Mais, moi, je ne suis pas des vôtres ; je suis même encore loin de regarder l'Eglise catholique comme la véritable, la seule Eglise, et vous avouerez sans doute que ce premier argument ne saurait nullement me convaincre.

“ Vous avez ensuite invoqué vos Ecritures elles-mêmes, dans lesquelles, assurez-vous, le Christ et les Apôtres attestent hautement cette inspiration. Mais, pour que ce témoignage eût pour moi quelque valeur, ne vous faudrait-il pas me prouver d'abord que la mission des prophètes, du Christ et de ses Apôtres était elle-même vraiment divine ? Or, c'est précisément ce que vous n'avez pas fait.

“ Enfin, vous avez expliqué à vos auditeurs que, depuis son origine, l'Eglise catholique a toujours considéré l'Ecriture comme la parole de Dieu et, interprétée par elle, comme un des critères de la vérité chrétienne. Mais encore ici, vous ne l'ignorez pas, quoique votre parole ait dégagé mon esprit de nombreux préjugés, je dois le répéter, je n'appartiens pas à l'Eglise catholique, et je ne suis encore arrivé à reconnaître ni son autorité ni ses juge-

ments. Il me faut donc d'autres preuves : je ne doute pas d'ailleurs que vous ne puissiez et que vous ne veuillez me les fournir. ”

Saint Ambroise sourit en entendant ces paroles. Il bénit intérieurement le ciel qui, dans sa miséricorde avait pitié de cet homme dont il admirait le génie et les excellentes qualités naturelles, et qui excitait en lui une soif si ardente de la vérité.

—“ Vous avez raison, dit-il avec bonté, mais cette démonstration que vous venez d'entendre ne s'adressait pas à vous ; car elle suppose nécessairement des prémisses qui vous manquent, comme vous l'avez si bien exposé vous-même.

“ Je m'adressais à des chrétiens, à mes bien-aimés fidèles de Milan et mon argumentation leur suffisait amplement.

“ Mais puisque vous êtes désireux de vous éclaircir sur un sujet si important, je veux bien reprendre en sous ordre ma démonstration, et je m'engage à vous la présenter de manière à satisfaire à toutes vos exigences. Toutefois, il est nécessaire de définir d'abord bien clairement et bien exactement ce qu'on entend par l'inspiration de l'écriture ; car, pour la raison que je viens de vous donner, j'avais cru devoir m'en dispenser aujourd'hui. Quoique je vous soupçonne d'être déjà plus éclairé qu'il ne vous plaît de le dire, je veux bien vous traiter comme un infidèle et un ignorant.”

Après avoir fait cette réponse, saint Ambroise condui-

sit son ami dans un petit jardin, sur lequel s'ouvrait la maison épiscopale ; il s'assit, se recueillit un instant, puis il s'exprima en ces termes :

## II.

— Nos théologiens distinguent d'ordinaire quatre secours différents qui auraient pu venir en aide aux écrivains sacrés dans la composition de leurs ouvrages.

“ Il y a d'abord le mouvement pieux. Ce n'est rien autre chose qu'un secours ordinaire, par lequel Dieu excite un auteur à écrire avec une intention pure, et par lequel il seconde les efforts que fait cet auteur pour ne s'écarter en rien de la vérité, sans, toutefois, lui assurer en aucune façon l'infailibilité. Je puis citer comme étant favorisé de ce précieux secours, de ce mouvement pieux, notre frère, le prêtre Jérôme, déjà si célèbre par ses excellents travaux sur les deux Testaments.

“ Deuxièmement, l'assistance du Saint-Esprit. J'entends par là ce secours par lequel l'Esprit-Saint dirige lui-même certains hommes dans l'usage de leurs facultés intellectuelles, de sorte que, dans des circonstances déterminées, ils ne puissent commettre aucune erreur. C'est là le secours que Jésus-Christ a promis à son Eglise, et par lequel il la rend incapable de se tromper dans ses décisions sur le dogme et la morale.

“ Vient en troisième lieu la révélation proprement dite, qui est la manifestation surnaturelle d'une vérité, jusqu'alors inconnue à celui auquel elle est communiquée. Ainsi, c'est par la révélation que Dieu fit connaître à

---

Adam et aux patriarches la venue future du Messie et la rédemption.

“ Enfin, il y a l'inspiration, qui doit nous occuper ici spécialement. Qu'est-ce que l'inspiration ? en voici la définition exacte. L'inspiration est un secours surnaturel qui influe sur la volonté de l'écrivain, qui l'excite et le détermine à écrire ; et qui, en même temps, éclaire son entendement de manière à lui suggérer au moins la substance de tout ce qu'il doit dire. C'est ainsi que nos docteurs définissent l'inspiration divine, et c'est dans ce sens que je soutiens que l'Écriture-Sainte toute entière a été inspirée de Dieu.

“ Plusieurs conséquences découlent rigoureusement de cette définition, et il importe, avant tout, de les mettre en lumière.

“ Et d'abord, puisque l'inspiration est un secours surnaturel qui excite et détermine l'auteur sacré à écrire, il s'en suit qu'il ne suffirait point, pour produire l'inspiration, d'une simple assistance de l'Esprit-Saint, par laquelle l'écrivain serait gardé de toute erreur : c'est là le privilège du Souverain-Pontife et des conciles généraux dans leurs définitions dogmatiques, mais ce n'est nullement l'inspiration.

“ Il suit encore de ma définition que l'inspiration est un fait surnaturel et tout interne, connu seulement de Dieu et de ceux à qui il lui a plu de le révéler. On ne saurait donc prouver l'inspiration par la raison seule, ni par les seuls arguments qu'elle fournit. Il ne suffit évidemment pas non plus que l'écrivain affirme qu'il a été inspiré,

car il peut être trompeur ou trompé. On a droit d'exiger des témoignages tels qu'ils ne puissent nullement induire en erreur.

“ Ma définition fait aussi saisir clairement la différence qui existe entre la révélation et l'inspiration.

“ En effet qu'est-ce que la révélation ? Nous l'avons déjà dit, c'est la manifestation que Dieu fait lui-même d'une vérité jusqu'alors inconnue. Il arrive assurément parfois que Dieu révèle à un écrivain certaines vérités, certains faits qu'il ignorait ; et alors la révélation se confond avec l'inspiration. Mais il arrive aussi, et c'est le plus souvent, que l'auteur sacré confie au papier des faits, des vérités dogmatiques ou morales qu'il savait déjà par voie naturelle, soit pour en avoir été lui-même le témoin, soit pour les avoir recueillis de quelques sources étrangères, et alors il n'y a pas de révélation proprement dite. En général, pour qu'il y ait inspiration, il faut et il suffit que l'auteur soit excité par Dieu lui-même à écrire, qu'il soit prémuni contre toute erreur, éclairé et dirigé dans le choix des choses et des faits, ainsi que dans leur exposition et leur narration.

“ Enfin, une dernière conséquence de la définition que je vous ai donnée, c'est que l'écrivain sacré n'écrit précisément que ce que Dieu veut qu'il écrive et pas autre chose ; pas même ce qui lui aurait été révélé d'ailleurs ou qu'il connaîtrait de source certaine. Il suit encore de là que l'écrivain est dirigé par Dieu, non seulement dans le choix des choses, mais encore, et au moins, dans la disposition et l'arrangement qu'il en fait.”

## III.

Augustin avait écouté fort attentivement cette définition de l'inspiration des Ecritures, et les développements dont le saint évêque l'avait accompagnée. Il reprit la parole.

Je comprends, dit-il, cette définition et ce qu'étaient vos auteurs sacrés. Mais, vous l'avouerez-vous ? je vois peu de différence entre eux et les devins, les Sibylles, les vates des païens, et les illuminés des Montanites et des autres sectes chrétiennes. Tous se prétendaient inspirés ; tous recevaient des révélations, si bien qu'avec les paroles recueillies des seuls livres sibyllins, on a réuni des milliers de vers et formé des livres.

“ -- Mon ami, répondit saint Ambroise, vous exagérez sans doute à dessein. Il est impossible que, au fond, vous ne sachiez pas à quoi vous en tenir sur les devins et les prophétesses ; mais vous parlez ainsi afin de me forcer à vous donner de plus amples explications. Je suis bien éloigné de vous en vouloir ; et, avant d'en venir à la preuve de l'inspiration de nos livres saints, que je vous ai promise, je ne me refuse pas à répondre à votre objection.

“ Certes, elles sont aussi nombreuses que frappantes les différences qui existent entre nos auteurs sacrés, même entre les anciens prophètes, et les vates des païens ; mais il en est une qui éclate entre toutes les autres et qu'il me suffira de vous signaler.

“ Chez les gentils, et aussi au sein des sectes hérétiques, c'est l'esprit du mal, le démon, qui agissait et qui agit encore aujourd'hui sur les prétendus illuminés. J'en trouve une première preuve dans l'humiliant aveu que plus d'une fois, il a été forcé lui-même d'en faire. Ce qui le prouve encore, c'est l'immoralité si fréquente des demandes et des réponses, ce sont surtout les troubles, les désordres qui accompagnaient les révélations.

“ Rappelez-vous seulement les beaux vers de notre Virgile, lorsqu'il raconte la descente d'Enée aux enfers pour interroger la Pythie :

“ Il est temps de consulter l'oracle, s'écrie la Vierge inspirée. Voici, voici le lieu ! Et soudain ses traits s'altèrent ; elle change de couleur ; ses cheveux se hérissent sur sa tête ; haletante, elle respire à peine. Son sein se gonfle de fureur et sa taille semble grandir ; sa voix n'est plus la voix d'une mortelle : c'est le dieu, le dieu lui-même qui l'anime de son souffle et qui manifeste sa pensée. Il fatigue sa bouche écumante et dompte ses farouches transports.”

“ C'est ainsi qu'agissait toujours l'esprit du mal. Sa présence se manifestait par ces désordres et ces furieux transports, mais son action directe s'arrêtait à l'organisation du vâtes ou de la Sibylle et le sanctuaire intime de l'âme lui demeurait fermé ! Je dirais volontiers qu'il se servait des organes du corps comme d'instruments pour exprimer des connaissances qui lui étaient personnelles. Aussi, une fois le moment de l'inspiration ou de la possession écoulé, le vâtes était aussi ignorant qu'avant la

crise. Son rôle n'avait été pour ainsi dire que celui d'une machine inconsciente.

“ Il n'en était pas ainsi de nos auteurs sacrés, et, en particulier, des anciens prophètes qui, par certains côtés, je puis bien l'avouer, s'éloignaient un peu moins des vates et des sybilles. C'était l'Esprit divin qui agissait en eux. Oui, il agissait directement sur l'esprit de l'homme, mais, il faut bien le remarquer, en agissant sur lui, il ne laissait pas de se conformer à sa nature et à son caractère. Ordinairement il ne se produisait là rien de violent ni de passionné. Dieu éclairait l'esprit du prophète, excitait sa volonté à publier ce qu'il lui disait intérieurement, mais l'inspiration ne détruisait en rien, ni ne diminuait la liberté de l'auteur sacré. Il restait libre sous l'inspiration, comme l'homme reste libre sous l'action de la grâce efficace ; il avait et conservait la pleine intelligence de ce qu'il annonçait.

“ Aussi de même que, dans les desseins de Dieu, l'homme doit coopérer à la grâce, de même l'écrivain inspiré n'était pas exempt du travail de la composition. Nous en avons un témoignage célèbre dans le livre des Macchabées. Voici ce que dit l'auteur en parlant de lui-même : “ Et nous qui avons entrepris cet ouvrage, nous avons assumé un travail pénible, qui ne saurait être mené à bonne fin qu'à force de veilles et de sueurs.”

#### IV.

“ Mais il est temps d'en venir à la preuve de l'inspiration de nos saintes Ecritures. Or, je vous l'ai déjà dit,

---

cette preuve ne saurait se faire qu'au moyen de témoignages, parce que l'inspiration est un fait surnaturel et interne, connu de Dieu seul et de l'inspiré.

“ En premier lieu, nous avons la tradition du peuple Juif. Il est un fait absolument indéniable, c'est que, au temps de Jésus-Christ et des Apôtres, l'Eglise judaïque tout entière admettait sans aucune contradiction l'inspiration des livres saints. Nous pouvons citer comme preuve le témoignage de Josèphe et de Philon, Juifs tous deux et contemporains de Jésus-Christ ; et ces témoignages ne permettent aucun doute sur la croyance de la synagogue à cette époque.

“ Voici, entre autres choses, ce que dit Josèphe dans son livre contre Appion :

“ Chez les Hébreux, il n'était pas permis indistinctement à tout le monde d'écrire ; aussi n'y a-t-il point de désaccord entre nos livres, car les prophètes seuls connaissaient les événements par inspiration divine, et ils écrivaient l'histoire de leur temps avec une exactitude rigoureuse. De là vient que nous n'avons pas une infinité de livres qui se combattent et se contredisent ; nous en possédons seulement vingt-deux, qui embrassent l'histoire de tous les temps, et que, à juste titre, nous croyons divins. Personne n'a jamais eu l'audace d'en retrancher ni d'y ajouter la moindre chose ; car c'est un sentiment gravé dans le cœur des Juifs, que ces livres renferment des enseignements divins, pour lesquels il faudrait donner sa vie, si cela était nécessaire.”

“ Le témoignage de Philon n'est ni moins clair ni

moins positif. Sans cesse, il désigne Moïse par le nom de prophète, d'envoyé de Dieu, d'hiérophante. Sans cesse aussi, il appelle le Pentateuque, écritures sacrées, paroles de Dieu, oracles divins : et cette qualification, il la donne également aux autres écrivains sacrés et à leurs ouvrages.

“ Mais il est encore d'autres témoignages de cette croyance des Juifs à l'inspiration des livres saints. En effet, nous lisons dans le second livre des Macchabées que la loi est sainte, qu'elle a Dieu pour auteur, et que les livres recueillis par Esdras sont également marqués du sceau divin. On lit enfin dans le livre de la Sagesse que Moïse est un saint prophète, dans Baruch que les livres des Hébreux sont des préceptes divins, et les auteurs des Talmuds nous enseignent aussi que telle a été la croyance unanime des anciens Juifs.”

Ici, Augustin interrompt encore saint Ambroise.

—“ Quoi donc, s'écria-t-il ? que vous fait à vous autres chrétiens ce témoignage des anciens Juifs ? La démonstration des vérités de votre foi dépend-elle des croyances de la synagogue ? et, pour prouver l'inspiration de vos livres saints, en êtes-vous réduits à recourir à vos ennemis les plus acharnés ? ”

—“ Je vous ai apporté des témoignages, répondit saint Ambroise. Il faut les peser ; il faut les apprécier à leur juste valeur, mais vous ne devez pas les rejeter avec mépris ni refuser de les examiner.

“ Eh bien ! il est impossible qu'un accord aussi uni-

---

versel et aussi constant chez les Juifs de tous les temps et de tous les lieux, sur une question d'une si haute importance, n'ait pas eu un fondement très solide. Sous peine d'admettre des effets sans cause et de les attribuer à l'influence aveugle du hasard, il faut croire à cette raison d'être, à ce fondement solide, et en effet, il en est ainsi. D'abord les écrivains sacrés ont prouvé la divinité de leur mission par d'éclatants miracles, et ces miracles sont admis comme vrais et authentiques par la critique la plus sévère et la plus malveillante. Et puis, c'est de Dieu même que ces écrivains avaient reçu l'ordre d'écrire, comme on peut le lire encore dans leurs ouvrages. En voici quelques exemples : nous lisons dans l'Exode, XVIII, 4 : *Écris ces paroles dans le livre comme un avertissement.* Et dans Jérémie, XXX, 2 : *“Écris dans le livre toutes les paroles que je t'ai dites.”*

“Au témoignage des Juifs, en faveur de l'inspiration des livres saints, viennent s'ajouter ceux de Jésus-Christ, des Apôtres et des Pères de l'Église.

“Lorsque parut Jésus-Christ, l'inspiration divine des livres de l'Ancien Testament était pour le peuple de Dieu un dogme de foi : je vous l'ai prouvé. Si donc cette croyance eût été fausse, Jésus-Christ, qui était descendu sur la terre pour épurer la religion des Juifs, pour élaguer de ce vieux tronc toutes les branches mortes, Jésus-Christ ne se serait-il pas élevé avec force contre une erreur aussi fondamentale ?”

Saint Ambroise s'aperçut ici qu'Augustin allait encore protester contre son raisonnement qui, de fait, tirait toute

sa valeur du témoignage de Jésus-Christ, dont il n'admettait pas encore la divinité :

—“ Permettez-moi, reprit-il, d'achever ma démonstration, et je vous promets de ne pas tarder plus longtemps à vous satisfaire. Oui, tout au moins, Jésus-Christ aurait soigneusement évité de confirmer par ses paroles la croyance à l'inspiration des livres saints. Or, qu'a-t-il fait ? précisément le contraire. Il n'a jamais dit un seul mot pour désapprouver cette croyance. Tandis qu'il combat avec tant d'énergie les fausses traditions des Juifs et tout ce que leurs docteurs avaient arbitrairement ajouté à la loi, jamais il ne s'élève contre l'inspiration des Ecritures. Mais, au moins, se renferme-t-il sur ce sujet dans un silence de réserve ? Nullement. Bien au contraire, toutes les fois qu'il parle des livres de l'Ancien Testament, c'est toujours avec la plus profonde vénération. Bien plus, il les appelle expressément une loi divine, des oracles de l'Esprit-Saint. Et maintenant, pour répondre d'un mot à l'objection qui était sans doute sur vos lèvres, et par laquelle vous auriez cru infirmer le témoignage de Jésus-Christ, qu'il me suffise d'ajouter cette simple réflexion : ce n'est qu'après avoir prouvé par des miracles sa divinité et sa mission céleste—miracles dont les plus incrédules n'ont jamais pu ruiner l'authenticité—que le Sauveur cite comme inspirés et divins les auteurs de l'Ancien Testament. Son témoignage est donc fondé et il faut l'admettre. Mais vous faut-il d'autres preuves ?

## V.

“ Formés à l'école même de Jésus-Christ, les Apôtres connaissaient sans doute ses véritables sentiments sur l'inspiration des Ecritures, et par conséquent nous devons accepter leur parole, corroborée d'ailleurs par de nombreux miracles. Il en est de même des Pères de la primitive Eglise, dont plusieurs avaient recueilli la doctrine religieuse sur les lèvres des apôtres, et qui tous avaient étudié leurs ouvrages, c'est-à-dire les évangiles et les épîtres, et s'étaient pénétrés de leur esprit. Or, que disent les Apôtres et les Pères ? Contredisent-ils sur ce point la doctrine des Juifs ? loin de là ; ils donnent à l'envie à l'Ecriture le nom de saintes lettres et d'oracles divins. Saint Pierre ne cesse d'invoquer dans ces épîtres l'autorité divine de l'ancien testament. Saint Paul, travaillant à la conversion des Juifs, établit la divinité de sa mission par de nombreuses citations de Moïse et des prophètes dont il proclame l'inspiration. Je me contenterai de vous citer ces paroles si remarquables, de la seconde épître à Timothée, III, 14 :

“ Quant à vous, dit-il, demeurez ferme dans les choses que vous avez apprises et qui vous ont été confiées, considérant que vous avez été nourri dès votre enfance dans les lettres sacrées, qui peuvent vous instruire pour le salut, par la foi qui est en Jésus-Christ, *car toute l'Ecriture étant inspirée de Dieu, est utile pour instruire et pour conduire à la justice.* ”

—“ Oui sans doute, interrompit ici Augustin, ce pas-

sage de saint Paul est remarquable. et il ne manque pas d'une certaine force. Mais vous n'ignorez certainement point qu'il provoque plusieurs difficultés ? On remarque en premier lieu, que le sens de l'ancienne Vulgate est différent, car voici ce qu'il porte : *Toute écriture divinement inspirée est utile pour instruire : omnis scriptura divinitus inspirata utilis ad docendum.* On objecte ensuite que suivant le texte grec original il faut lire aussi : *toute écriture*, et non *toute l'Écriture*, parce qu'il n'y a pas d'article, ce qui donne un sens différent. Qu'avez-vous à répondre ? ”

Saint Ambroise sourit encore à cette question de son ami :

—“ Rien de plus facile, dit-il, que de faire disparaître ces difficultés, plus apparentes que réelles.

“ Remarquez avant tout que l'ancienne Vulgate est ici conforme au texte grec, car ni l'une ni l'autre ne portent de verbe ; celui-ci est évidemment sous-entendu, car autrement la phrase ne signifierait rien. Vous ajoutez qu'il n'y a pas d'article, ce qui change le sens ; car alors dites-vous, il s'agit de toute écriture en général, et non pas des livres saints en particulier. Cette seconde difficulté se résout aussi aisément que la première. Il suffit de répondre qu'ici, comme dans une foule de passages des auteurs grecs, il faut suppléer l'article : et voici comment je le prouve. C'est une des règles invariables de toute interprétation que pour avoir le véritable sens d'une sentence quelconque, il faut recourir au contexte. Or, ici, consultons le contexte ;

---

de quoi s'agit-il? Il est évident qu'il ne saurait être question de toute espèce d'écriture, mais que l'Apôtre veut uniquement parler des écritures saintes, dans lesquelles son disciple Timothée avait été nourri et élevé. Il faut donc lire : "*Les écritures sacrés, étant divinement inspirés, sont utiles pour instruire.*"

M. E. MÉRHOT, Ptre.



# NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.

---

## COMITÉ DE RÉDACTION

M. J. C. TACHÉ,	L'HON. A. B. ROUTHIER,
M. ERNEST GAGNON,	L'ABBÉ APP. GINGRAS,
L'ABBÉ BRUCHÉSI,	M. THOMAS CHAPAIS.

---

## COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,	L'HON. HECTOR FABRE,
M. ARTHUR BUIES,	M. LOUIS H. FRECHETTE,
M. OSCAR DUNN,	M. NAPOLEON LEGENDRE,
M. JOS. MARMETTE,	M. FAUCHER DE ST-MAURICE,
M. J. A. N. PROVENCHER,	M. BENJ. SULTE,
M. J. A. POISSON,	M. L. P. LEMAY,
M. J. TASSÉ,	L'HON. E. GERIN,
M. A. ACHINTRE,	M. ALFRED GARNEAU,
M. A. N. MONTPETIT,	DR DIONNE,
M. ALPH. LUSIGNAN,	M. A. GELINAS,
M. J. E. PRINCE,	M. T. P. BEDARD,
M. ERNEST MAROEAU,	M. A. MICHEL,
GEO. LEMAY.	M. JAS. PRENDERGAST.

---

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,

*P. O. Boîte 945, Québec.*

Toutes correspondances concernant la rédaction devront être adressées au directeur de la Revue.



## AU PUBLIC

---

*L'administration des NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES a décidé de continuer leur publication sur papier de luxe. La livraison de janvier, imprimée sur papier blanc ordinaire, sera réimprimée dans le cours de l'année, et envoyée à tous nos abonnés.*

*Des travaux littéraires considérables sont entrepris par plusieurs de nos rédacteurs et collaborateurs, et nous en commencerons bientôt la publication.*

